

Soupçon morbide

Diane-Ischa Ross

Numéro 157, printemps 2018

Tous les serpents connaissent le goût des fruits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ross, D.-I. (2018). Soupçon morbide. *Moebius*, (157), 105–108.

SOUPÇON MORBIDE

Diane-Ischa Ross

Ça fait longtemps déjà et c'est passé sous le radar, ou presque, un roman québécois singulier qui, en France, aurait eu quelque chose d'exotique, et qui dépayse les résidents. Le Québec de Mazzieri décourage les cartographes comme la Provence de Giono.

La quatrième de couverture parle de culpabilité, mes camarades lecteurs se rallient, c'est bien elle le ressort du roman, la chose. Je demande à voir et, bien que la culpabilité fabrique de la folie, je cherche à identifier quelque chose de plus sourd, de plus retors. Privée d'enquête puisque nous savons qui a tué l'idiot, j'ai les autres morts – je ne veux pas trop en dire – qui désignent le soupçon morbide.

L'excellence du roman tient à des stratégies narratives et à un art de parole: lexique, tournures et imprécision contrôlée, aux nuances d'une atmosphère désolante.

Le roman avance par blocs titrés, chapitres réunissant un ou plusieurs paragraphes dont la quantité crée un rythme, oblige un tempo de lecture, pulse des pics d'inquiétude. Ce texte produit de l'embarras, du malaise. Il progresse par feintes: des flash-back qui n'expliquent rien, ne chargent

pas, intriguent comme un bourdon dans un manuscrit, agitent le lecteur qui cherche, saccadent une ligne diégétique déjà hachurée.

Ces gens-là sont bêtes et méchants, ce village est pourri comme ses voisins, mais il n'est pas maudit et les coups qu'il donne comme une bête blessée attaquent l'ennui élastique, infiniment élastique. La jeune fille morte dans le fossé, d'où vient-elle, qui a tué « Isabelle Desmarais », d'où vient ce nom que clame le maire comme un slogan dans une assemblée ? Le chien victime de Barabé, d'où vient-il ? Qui a mis le feu à la grange ? On ne sait pas. Pour l'idiot, on sait, mais tout le reste, soigneusement conté, anodin ou terrible est embarrassant, façon angoisse du connu qui dérape, *s'éstrange*. L'angoisse vient du silence, un silence que garderaient les gens sous leur babillage, avec des postures, des mouvements, des jeux de regards conspirateurs et hypocrites. Ça fonctionne parce qu'on les adopte, parce qu'à des détails on les croit nos cousins, dégénérés, mais enfin... On les range dans Portneuf ou la Beauce, un sud-est insolite du Québec qui aurait au nord des rivières et des navires de pêche au saumon. Le titre donne une clé mais il n'y a pas de porte. Le village cancanne, les femmes, les fermières, les villageoises et la guérisseuse malade à l'odeur de compost brûlé médisent, calomnient et chuchotent. D'avril à la rentrée, le soupçon gonfle après la tempête. Ne la jugeons pas prémonitoire : le soupçon et l'hypocrisie sont le tissu de ce pays, un grondement de secrets de familles et d'esseulés qui va s'atténuer pour s'enfler de nouveau. Une diversion à l'ennui, un divertissement funeste. Et les enfants, les enfants sont des adultes moins grands, qui inspirent la méfiance.

On assiste à la naissance de la légende de Paul Barabé, à la réunion d'ingrédients qui en créeront d'autres, recycleront les anciennes. Les enfants et les adultes sont sujets à légende et le roman bénéficie de cette aura que le dopage des faits, par ragots et craintes, fait subir au texte.

Il y a des animaux qui attendrissent ce récit, le font couiner, sonnent juste aussi. Le lapereau mort que ramasse Mathias (l'idiot), le cheval vieux et malade des nouveaux venus qui le soignent gentiment, le chien martyr et d'autres, pas même gentils les chiens, et jappards.

Le discours sur la tombe de l'idiot développe le soupçon qui joue avec l'ennui en l'inscrivant dans l'écriture même. Souvent le lecteur marque une pause pour s'assurer de l'identité du locuteur. Le doute profite aussi du flou des phrases laissées en plan. Ce procédé courant en mode oral n'a plus, versé dans l'écriture, rien de réaliste: il met de la magie noire dans le texte à la façon des écrivains latino-américains. L'enchaînement des phrases, parfois fermées bien qu'incomplètes, permet d'observer le désinvestissement de ceux qui parlent, qui laissent échapper du sens par fatigue, pour rien, par embarras.

La langue s'inscrit dans une convention du parler ouvrier québécois en région, sans exotisme. Le plaisir de lecture varie selon l'origine du lecteur: au Québec la fibre identitaire vibre tonique, fière, soulagée. Barabé paye avec un billet de vingt, il y a quelqu'un « d'étendu dans le fossé¹ » et l'ouvrier suggère au père:

Si vous me laissez près de l'autoroute, après je m'arrangerai²

1. Julie MAZZIERI, *Le discours sur la tombe de l'idiot*, p. 58.

2. *Ibid.*, p. 196.

et on s'étonne si quelqu'un prononce un nom anglais comme... un nom anglais. Ce *on* que j'utilise rend compte de l'équipe que forment les malheureux gens de Chester, le lecteur et le narrateur réunis par une respiration, une tempête. La narratrice est de notre côté. C'est une narratrice omnisciente qui sait les nuances de rêvasserie et de spéculation des personnages, qui garde sa tête alors que la folie enfle, progresse et gagne.

La folie a bon dos, c'est une façon de « comprendre », de considérer les méchancetés comme des symptômes. La maladie mentale frappe dans *Le discours sur la tombe de l'idiot*, mais le mal aussi. Gagnant. Pas un mal métaphysique, mais la méchanceté, la passion de dominer, d'être admiré, peut-être au fond le désir frustré d'être reconnu, écouté par un témoin digne d'allocution. À côté des fous en devenir, il y a une réponse à l'ennui par ce qui blesse, dans un univers de sensibilité rabougrie ou en friche, de pensée pauvre, vétilleuse. Le village résume et miniaturise la lassitude d'une culture que la tempête politique, médiatique, climatique, enfonce, énerve et excite comme un animal agressif. Peut-être n'est-ce qu'un village. Les diables de Tasmanie sont en Estrie, ou dans les Bois-Francs.

Julie Mazzieri, *Le discours sur la tombe de l'idiot*, Librairie José Corti, 2008, 245 p.